



Danaé Panchaud, août 2017

## INTERVIEW

### **Danaé Panchaud, directrice du Photoforum Pasquart à Bienne.**

Danaé Panchaud (1983, CH) a suivi une formation de photographe à l'École d'arts appliqués de Vevey (CEPV) en 2002-2005, avant d'obtenir un Bachelor en arts visuels consacré aux pratiques curatoriales, critiques et cybermédias (CCC) à la Haute école d'art et de design – Genève (HEAD) en 2005-2008. Elle a poursuivi sa formation dans le domaine de la muséologie avec un master à Birkbeck, Université de Londres, en 2016-2017. Longtemps impliquée dans le comité de near, association suisse pour la photographie contemporaine, pour l'organisation d'expositions et d'événements entre 2009 et 2013, elle a également travaillé pour plusieurs institutions. De 2007 à 2012, elle est chargée de recherche au Centre d'Art Contemporain Genève. Elle collabore avec la Galerie SAKS à Genève en 2012-2013 et avec le Musée de la main UNIL-CHUV (Fondation Verdan) à Lausanne en 2013-2014. De 2012 à 2017, elle est responsable des relations publiques au mudac – Musée de design et d'arts appliqués contemporains à Lausanne. Après avoir été membre du comité de l'association du Photoforum Pasquart de 2010 à 2017, elle est nommée directrice de l'institution en janvier 2018. Actuellement, elle siège au Conseil académique de la HEAD – Genève, au comité de Spectrum – Photography in Switzerland, à la Commission des arts visuels de la Ville de Bienne et, depuis 2013, elle est membre du jury de l'Enquête photographique neuchâteloise. Pour plus d'informations : [danaepanchaud.net](http://danaepanchaud.net)

Rencontre du jeudi 22 août 2019 au Photoforum Pasquart, Bienne / Biel.

Nassim Daghighian : Peux-tu nous présenter ton parcours multiple dans le domaine de l'art contemporain et de la photographie ?

Danaé Panchaud : Mon parcours a commencé à l'École de photographie de Vevey, où j'ai obtenu un CFC avant de me diriger vers la HEAD – Genève pour une formation plutôt axée sur la muséologie et le curatorial avec un programme appelé CCC (Critical Curatorial Cybermedia). Les gens me demandent souvent si je pratique encore en tant que photographe mais, en fait, cela ne me manque pas du tout ; je suis une photographe amateur très heureuse, munie de son téléphone. À dix-neuf ans, j'avais clairement défini le champ dans lequel j'avais envie de travailler. Par contre, je n'avais pas encore tout à fait identifié mon rôle. Cela m'est venu au travers d'une pratique photographique pendant quelques années, avant de bifurquer du côté muséal. Après mes études à la HEAD, que j'ai terminées en 2008, j'ai travaillé pour plusieurs institutions suisses romandes dont le Centre d'Art Contemporain Genève de 2007 à 2012, puis la Galerie SAKS à Genève, qui n'existe plus, mais qui représentait surtout des jeunes artistes suisses et internationaux. C'était une galerie très dynamique dans la promotion des jeunes aux côtés de quelques plus grosses pointures. Je m'occupais essentiellement de la communication, de la presse, et j'y ai commissarié \* quelques expositions. En 2012, j'ai intégré l'équipe du mudac – Musée de design et d'arts appliqués contemporains à Lausanne, où j'étais chargée des relations publiques et où j'ai aussi contribué au contenu de quelques expositions. Ce que j'ai trouvé particulièrement enrichissant dans cette expérience, c'était l'approche interdisciplinaire de ce musée, qui ne fait pas de hiérarchie entre les types d'objets – et leur mode de production, – mais qui s'intéresse beaucoup plus au sens que dégagent ces objets. En parallèle, j'ai aussi travaillé au Musée de la main (Fondation Verdan) à Lausanne en 2013-2014. C'est une institution plutôt scientifique, bien qu'elle travaille vraiment de manière interdisciplinaire, ce qui se reflète dans son équipe qui comporte une historienne, une biologiste et une historienne de l'art. J'ai intégré cette équipe pour le co-commissariat d'une exposition autour de l'histoire de l'anatomie, racontée autant du point de vue de l'histoire médicale que de celle des représentations, de l'art, etc.<sup>1</sup> C'était une expérience passionnante.

ND : Peux-tu aussi nous parler de ton parcours récent ?

DP : En 2016-2017, j'ai passé une année à Londres, plus précisément à Birkbeck qui est l'un des *colleges* de University of London. J'y ai obtenu un master en muséologie (MA Museum Cultures), autour de problématiques sociales et politiques liées aux musées, souvent abordées sous un angle très critique, ce qui est bien nécessaire dans cet univers. C'est un excellent programme et nous avons aussi la chance d'avoir, en termes de photographie, des professeurs incroyables comme l'historien de l'art Steve Edwards.

ND : As-tu gardé un lien avec la photographie pendant la période où tu travaillais surtout dans le champ de l'art contemporain, de 2007 à 2017 ?

DP : Oui, la photographie est resté le domaine qui continue à m'intéresser le plus. Je m'y suis replongée en commençant à enseigner des cours théoriques à l'École de photographie de Vevey en 2014. J'ai eu énormément de plaisir à enseigner différents types de cours, à divers niveaux, mais j'ai dû y renoncer, avec beaucoup de regrets, en juin 2018 suite à ma nomination comme directrice du Photoforum Pasquart en janvier de cette année-là. L'agenda étant bien rempli, j'ai dû réduire certaines de mes autres activités.

ND : Durant les années qui précèdent ta nomination, n'étais-tu pas déjà en contact direct avec l'institution ?

DP : Oui. De 2010 à 2017, j'étais membre du comité du Photoforum Pasquart (une association privée qui reçoit des subventions publiques). À cette époque, l'institution était organisée un peu différemment dans le sens où le comité s'occupait beaucoup de la programmation, de l'organisation des événements. Il était donc très impliqué ; son rôle n'était pas distant, comme c'est le cas d'un certain nombre d'associations.

ND : Le Photoforum Pasquart est donc un centre d'art contemporain associatif à but non lucratif, pour lequel tu as fait des propositions de programmation au sein du comité. Comment l'institution a-t-elle évolué depuis 2010 ?

DP : Le modèle était beaucoup plus associatif, plusieurs personnes se mettaient ensemble pour proposer des projets. C'était un modèle souple et intéressant, qui a assez bien fonctionné pendant un certain temps, avec pour fragilité le fait que les choses reposaient beaucoup sur le comité, qui est bénévole donc aussi engagé ailleurs. Ce modèle nécessite un grand engagement du comité et implique souvent l'absence d'une ligne clairement définie. Mais, parfois, il permet aussi une ouverture qui peut manquer dans les institutions.



© Léonard Rossi / Photoforum Pasquart, œuvre de Lukas Hoffmann, 7.7. – 8.9.2019 ; curatrice : Danaé Panchaud



© Léonard Rossi / Photoforum Pasquart, installation de Matheline Marmy, 7.7. – 8.9.2019 ; curatrice : Danaé Panchaud





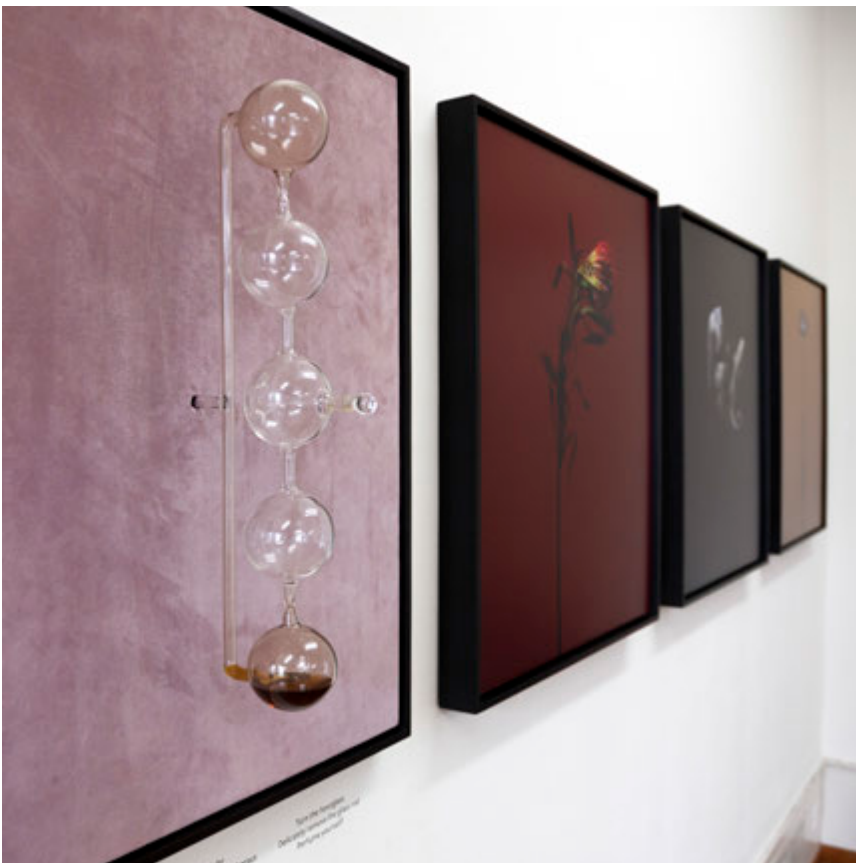
© Léonard Rossi / Photoforum Pasquart, œuvres de Lukas Hoffmann et Matheline Marmy, 7.7. – 8.9.2019 ; curatrice : Danaé Panchaud



© Léonard Rossi / Photoforum Pasquart, œuvres de Matheline Marmy, 7.7. – 8.9.2019 ; curatrice : Danaé Panchaud



© Photoforum Pasquart, œuvres de Roberto Greco, exposition Sillages, 27.1. – 31.3.2019 ; curatrice : Danaé Panchaud



© Photoforum Pasquart, œuvres de Roberto Greco, exposition Sillages, 27.1. – 31.3.2019



© Photoforum Pasquart, œuvres d'Olga Cafiero, exposition Sillages, 27.1. – 31.3.2019 ; curatrice : Danaé Panchaud



© Photoforum Pasquart, œuvres de Christelle Boulé, exposition Sillages, 27.1. – 31.3.2019 ; curatrice : Danaé Panchaud





© Léonard Rossi / Photoforum Pasquart, installation d'Andy Kassier, exposition Schaulust, 22.9. – 24.11.2019 ; curatrices : Danaé Panchaud et Miriam Edmunds



© Léonard Rossi / Photoforum Pasquart, œuvres de Marine Dias Daniel, exposition Schaulust, 22.9. – 24.11.2019



© Léonard Rossi / Photoforum Pasquart, œuvres de Jake Elwes, exposition Schaulust, 22.9. – 24.11.2019 ; curatrices : Danaé Panchaud et Miriam Edmunds



© Léonard Rossi / Photoforum Pasquart, œuvres d'Andy King, exposition Schaulust, 22.9. – 24.11.2019





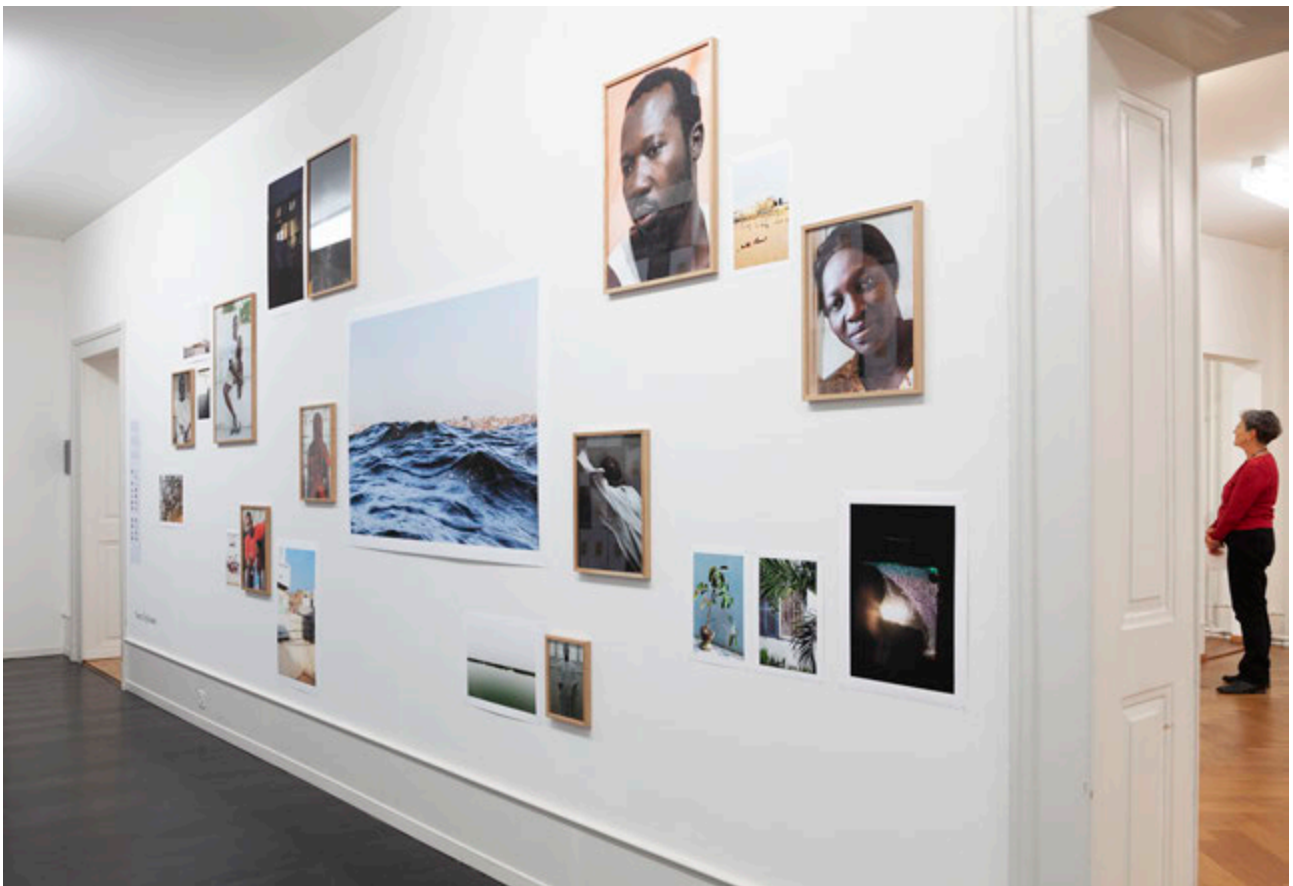
© Photoforum Pasquart, œuvres d'Anastasia Mityukova, exposition Prix Photoforum 2018, 2.12.2018 – 13.01.2019



© Photoforum Pasquart, œuvres de Vincent Levrat, exposition Prix Photoforum 2018, 2.12.2018 – 13.01.2019



© Photoforum Pasquart, œuvres d'Anna-Tia Buss, exposition Prix Photoforum 2018, 2.12.2018 – 13.01.2019



© Photoforum Pasquart, œuvres de Nora Teylouni, exposition Prix Photoforum 2018, 2.12.2018 – 13.01.2019

ND : Globalement, la programmation du Photoforum était me semble-t-il plutôt contemporaine qu'historique, et internationale, avec aussi bien des photographes locaux qu'étrangers.

DP : Oui et même, dans l'historique de l'institution, à l'époque où cela était financièrement possible, il y a eu de grands noms de la photographie dès ses débuts. Cela correspond d'ailleurs à l'histoire institutionnelle de la photographie, qui était pendant longtemps assez marginale, ce qui permettait à de petits lieux comme le Photoforum Pasquart des années 1980-1990 de présenter des choses assez incroyables, comme des reporters célèbres de la guerre du Vietnam.

ND : Il y a eu certains changements importants avec l'arrivée de Nadine Wietlisbach à la direction en 2015 ; la programmation semble être devenue plus centrée sur la personnalité de la directrice. Peux-tu nous en parler plus précisément ?

DP : Le comité souhaitait engager quelqu'un au poste de direction qui donne vraiment sa marque, son empreinte, à ce qui allait être présenté au public. En tant que membres du comité, nous étions très heureux de sa programmation ; elle a aussi amené un nouvel élan. Elle a su se faire remarquer avec une excellente programmation, plus contemporaine, dotée d'une " patte " personnelle.

ND : À tel point qu'après deux ans, elle a été nommée à la direction du Fotomuseum Winterthur !

DP : En effet. Il y a donc eu avec son arrivée un changement dans la manière de fonctionner du Photoforum et dans la définition du rôle de la direction. Je suis de même en charge de la programmation mais le comité a toujours un droit de regard. Si je voulais complètement changer l'orientation – n'exposer plus que de la photographie du 19<sup>ème</sup> siècle – je devrais négocier avec mon comité. Pour moi, il reste une ressource importante. Si je m'intéresse à une thématique, ce sont des personnes qui ont une très bonne connaissance du domaine, qui peuvent me donner des références ou faire des propositions d'exposition. Il y a encore une collaboration à ce niveau-là. J'ai beaucoup de chance car ce sont des artistes fort impliqués, qui ont tous une pratique photographique ou dans d'autres domaines. C'est un précieux *pool* de personnes.

ND : Quelle ligne artistique as-tu imaginée pour le Photoforum Pasquart lorsque tu as préparé ta candidature pour le poste de directrice en fin d'année 2017 ?

DP : Plusieurs points forts restent pertinents. Un premier axe important est de présenter des photographes suisses et internationaux. Selon les années, la proportion va changer, nous n'allons ni fermer nos frontières, ni tout à coup ne vouloir regarder que vers l'extérieur !

Deuxièmement, l'orientation de la programmation reste contemporaine. Pour moi, la définition de ce qui est contemporain est un peu différente, dans le sens où je pense que l'on peut montrer du matériel historique mais avec un regard très contemporain ; quelque chose qu'on n'aurait pas pu faire il y a vingt ans et qu'on ne fera sans doute plus dans dix ans. Cette définition du terme contemporain est importante pour moi.

Un autre aspect primordial est cette notion de photographie émergente. Pour moi, ce ne peut absolument pas être la photographie des moins de 35, 33 ou 30 ans. Ce serait une vision trop restrictive de se limiter à l'âge ou au nombre d'années de pratique des photographes. Une photographie peut être émergente dans le sens où c'est un nouvel usage du médium, sur le plan technique, social ou artistique. Cela peut aussi correspondre à des photographes actifs dans un champ particulier et qui essaient quelque chose de complètement différent. Un exemple serait l'exposition de l'année prochaine, *Her Take* : des photojournalistes, pour certaines extrêmement établies et renommées, mais qui travaillent en collectif à un projet où elles utilisent la photographie de manière différente, avec des séries plus conceptuelles, de l'autportrait, qu'elles pratiquent habituellement peu. Il y a là un élément émergent qui me paraît intéressant.

Un quatrième aspect important sont les usages plus vernaculaires du médium. Il s'agit donc ne pas montrer que de la photographie professionnelle, qu'elle soit documentaire, artistique ou autre, mais également les pratiques de la photographie dans la société. Presque tout le monde fait des images au quotidien, et je pense qu'avoir aussi un regard là-dessus – ou sur la photographie publicitaire à laquelle on est confronté dès qu'on allume son téléphone ou qu'on marche dans la rue, – est également un enjeu majeur de la programmation que j'envisage au Photoforum.

ND : Quelle est ta position par rapport aux frontières toujours plus floues entre les médiums ou entre photographie et art contemporain ?

DP : Il est vrai qu'aujourd'hui se pose la question de la pertinence d'une institution dédiée à un seul médium. Ceci a une histoire, ce n'est pas pour rien que le Musée de l'Élysée a été créé au milieu des années 1980, comme le Photoforum, et le Fotomuseum Winterthur au milieu des années 1990... C'est un moment particulier de l'histoire de la photographie et de ses rapports à l'institution. Ces institutions ont persévéré et restent pertinentes mais c'est une question qu'on continue à se poser. Est-ce que cela fait encore sens



d'être uniquement dédié à la photographie ? Comment est-ce qu'on peut la définir ? Pour moi, ce qui fait encore sens d'avoir un lieu défini par un médium, c'est le fait que la photographie n'est pas que de l'art : le photojournalisme, certaines pratiques documentaires, me paraissent se prêter très bien à l'exposition mais ne sont pas pour autant des pratiques qui relèvent purement de l'art. Ce fut le cas l'année dernière lorsque nous avons exposé de la photographie publicitaire : on ne transforme pas en art une série de publicités d'anciens magazines.<sup>2</sup> L'avantage d'une institution pour la photographie est de pouvoir questionner les limites du médium : qu'est-ce qui est encore de la photographie et qu'est-ce qui n'en est plus ? Alors que pour un musée ouvert à tous les médiums, ces questions ne sont pas évidentes ou pertinentes. Le Photoforum présente actuellement des installations sculpturales de Matheline Marmy, donc le rapport à la photographie va se poser ici de manière intéressante, alors que la question ne se poserait pas du tout un étage plus haut, au Centre d'art – mais d'autres seraient certainement soulevées.

ND : Comment définis-tu ta position par rapport à la photographie contemporaine ?

DP : Pour moi, il y a plusieurs champs qui communiquent plus ou moins mais qui sont assez distincts. Je reste persuadée qu'ils ne sont pas interchangeables : certaines choses seraient absurdes dans un musée d'art contemporain, alors qu'elles ne le sont pas dans un musée de photographie ; d'autres choses, au contraire, pourraient passer de l'un à l'autre absolument sans problème. Je pense qu'il y a des champs distincts qui ont des dynamiques, des usages, des codes différents entre images artistiques, médiatiques ou amateurs. Au Photoforum, j'essaie d'avoir un programme représentatif de cette diversité. Pour moi, il est important de rester ouvert à différents sous-domaines de la photographie, non seulement parce que c'est lié à l'histoire de l'institution, mais aussi parce que c'est une approche pertinente. Je peux tout à fait imaginer une exposition de photographie purement technique si cela me paraît intéressant à montrer et accessible au public. Une exposition qui me passionnerait mais n'intéresserait que cinquante personnes... tant pis, je la ferai dans mon salon !

ND : Peux-tu nous présenter plus concrètement ta programmation à travers des exemples ?

DP : Cette année, la première exposition, *Sillages*, traitait d'un sujet lié à une passion personnelle, ce qui est assez rarement le point de départ de mes expositions : le parfum, auquel je m'intéresse de manière complètement amateur.<sup>3</sup> J'ai commencé à voir des parallèles conceptuels entre l'univers de la parfumerie et la photographie. En découvrant quelques œuvres d'artistes qui travaillent sur ce sujet-là, j'ai vu la possibilité d'une exposition et j'ai passé commande d'œuvres nouvelles pour celle-ci. On avait alors quelque chose de conceptuellement très précis pour chacune des œuvres des artistes et, en même temps, l'exposition était complètement accessible uniquement par les sens. Dans l'exposition, il n'était pas nécessaire de lire le titre d'une œuvre, le nom d'un artiste ou le texte d'introduction, on pouvait simplement s'y promener et l'expérimenter par les sens visuel et olfactif. C'est un exemple d'exposition vraiment plasticienne, artistique. Il n'y avait pas du tout de documentaire, même si cela aurait été possible...

ND : Tu viens de mentionner le fait que tu as proposé aux artistes de produire des œuvres exprès pour cette exposition au Photoforum ; est-ce courant ?

DP : Pour moi, il est très important de pouvoir produire autant de nouvelles œuvres que possible ; pas uniquement des commandes artistiques, mais aussi des œuvres existantes qui n'ont pas encore été produites en matière de tirages. Je pense que cela crée de la valeur autant pour les personnes qui exposent que pour les visiteurs qui peuvent découvrir des œuvres en avant-première ou peu accessibles. Le Photoforum a produit une large majorité de ce qui y a été présenté jusqu'à maintenant, sans que ce soit non plus une règle rigide.

ND : As-tu un autre exemple d'exposition reflétant la ligne de ta programmation ?

DP : Ensuite, nous avons passé commande d'une œuvre à Myriam Ziehli, en réaction au thème *Flood* des Journées photographiques de Bienne.<sup>4</sup> Il y avait un aspect de cette thématique qui me paraissait intéressant dans son travail, là aussi très conceptuel, plus proche de l'art contemporain dans sa forme.

En ce qui concerne les expositions de cet été,<sup>5</sup> Lukas Hoffmann présente une photographie très intimement liée au médium photographique, qui ne pourrait pas s'exprimer dans un autre médium : la composition d'une image à partir d'un enregistrement de ce qui se trouve autour de lui, sans que sa photographie soit pour autant documentaire. L'enjeu est vraiment la création d'une image mais pas la documentation d'un environnement.

En parallèle à Lukas Hoffmann, on présente Matheline Marmy, dont le travail était tout aussi photographique initialement, avant qu'il ne diverge au niveau de la forme. Elle reste aujourd'hui très liée à des processus photographiques, à la notion d'observation et d'enregistrement des choses, ainsi qu'à la reproduction de celles-ci en studio. Par contre, esthétiquement, son travail sort complètement du cadre photographique.

Leurs travaux vivent très bien ensemble, les deux artistes ont des enjeux communs, une force visuelle qui permet de les confronter de manière intéressante dans les espaces d'exposition.

ND : J'ai remarqué qu'il arrive souvent que deux expositions monographiques soient présentées conjointement au Photoforum Pasquart.

DP : C'est lié à plusieurs raisons. L'un des facteurs est que notre espace se divise très simplement en deux : quand on arrive de l'escalier, il y a un couloir et l'on peut partir à gauche ou à droite. Il est donc aisé de présenter deux expositions en parallèle. De plus, lorsqu'on expose des photographes en début de carrière, ils n'ont pas forcément de quoi remplir sept salles, soit environ 300 m<sup>2</sup>. Cela représente beaucoup de murs, en particulier lorsqu'il s'agit d'une production inédite. Finalement, cela permet de montrer plus de photographes, de leur offrir de plus nombreuses opportunités d'exposer. Toutefois, nous avons aussi eu des *solo shows* occupant tout l'étage.

Les trois premières expositions de l'année 2019 étaient donc plutôt du côté plasticien, voire de l'art contemporain, cela est dû en partie aux hasards du calendrier et aux contraintes liées à la programmation. On ne peut pas forcément proposer une alternance des genres systématique.

ND : Et tes projets pour la suite ?

DP : Cet automne, avec *Schaulust*, on a quelque chose de complètement différent.<sup>6</sup> C'est une exposition qui prend comme point de départ la production et la consommation d'images plutôt vernaculaires, comme celles qu'on voit dans les tutoriels de maquillage sur Youtube ; quand on prend un *selfie* pour le poster sur Instagram ; lorsqu'on regarde en *streaming* du porno ; ou encore, lorsqu'on tient un journal en ligne en se filmant soi-même... Là, on examine des usages de l'image qui n'ont rien d'artistique ou de documentaire ; ce sont des pratiques individuelles qui sont liées à la notion d'images en réseaux. On a même un partenariat avec le Zoo de Calgary pour montrer leurs vidéos en *streaming* de leurs pandas. Nous avons aussi établi nous-mêmes des *play-lists* Youtube sur certains phénomènes tels que les *Unboxing videos*, souvent très longues, dans lesquelles des gens ouvrent des emballages contenant des marchandises : baskets, sacs Chanel, petit-déjeuner de l'armée U.S. de 1945, jouets pour enfants... On va véritablement interroger quels sont les rôles de l'image. Pourquoi regarder certaines vidéos a-t-il quelque chose de réconfortant ? Est-ce que l'image peut être un substitut à la compagnie humaine, par exemple ? À quoi ressemble du porno qui est fait uniquement par des machines et, j'ai envie de dire, pour des machines ?

*Schaulust* présente à la fois du matériel vernaculaire que nous avons trouvé et des positions artistiques, qui peuvent être documentaires ou parodiques, donc pas mal d'humour...

ND : C'est une exposition liée aux nouveaux médias, à la post-photographie, comme les *Situations* présentées au Fotomuseum Winterthur.

DP : Oui, mais ce sont des technologies que le public connaît, qui lui sont familières : les réseaux sociaux, Youtube, etc. *Schaulust* est d'ailleurs un partenariat avec *Situations* dont le *cluster* actuel, intitulé *Porn*, est présenté en parallèle.<sup>7</sup>

ND : Les partenariats avec d'autres institutions sont-ils fréquents ?

DP : Oui, ils sont assez nombreux. Dans le cas de Lukas Hoffmann, c'est une collaboration avec le Kunsthhaus de Zug. Pour l'exposition sur le parfum, il s'agissait d'un petit partenariat surtout axé sur la communication avec le mudac et le Musée de la main, deux institutions pour lesquelles j'avais travaillé.<sup>8</sup> L'année passée, nous avons aussi collaboré avec le Nouveau Musée Bienne et le Centre d'art Pasquart pour un projet commun autour de l'horlogerie, du passage du temps, avec trois expositions bien distinctes...<sup>9</sup>

Pour conclure sur la programmation de cette année, la dernière exposition est consacrée au Prix Photoforum.

ND : Ne s'agit-il pas d'un outil majeur du Photoforum pour promouvoir la photographie émergente ?

DP : Oui. Ce prix suisse annuel est l'un des rares à ne pas fixer une limite d'âge ou de nationalité, ce qui me paraît primordial. Un photographe habitant en France près de Bâle est plus proche de Bienne qu'un autre résidant aux Grisons. C'est une bonne chose que des personnes basées à Turin, Mulhouse ou même Berlin puissent participer. Beaucoup d'artistes non helvétiques ont étudié en Suisse, ont des liens forts avec elle ou habitent près de la frontière ; ce sont des situations qui se produisent souvent !

ND : Il y a quelques années, vous avez lancé le Kick-Off-Day, une journée de rencontres proposée aux artistes sélectionnés pour le Prix Photoforum. D'où vient cette idée ?

DP : Nous nous étions aperçu que, souvent, les photographes ne se connaissent pas avant le vernissage, bien que la scène helvétique soit a priori toute petite. Le vernissage n'étant pas le meilleur moment pour discuter en profondeur, les participants se croisent sans forcément développer des liens. Ainsi, le Kick-Off-Day permet à la fois de faire connaissance avec les autres photographes et de recevoir un *feed-back* critique. Comme plusieurs participants sont sortis depuis quelques années déjà de l'école – où ils avaient énormément de *feed-back*, alors qu'ils n'en ont plus eu du tout depuis – ils apprécient ce moment où ils reçoivent des retours sur leur travail. Nous invitons plusieurs professionnels de différents domaines de l'image, qui vont à la fois leur donner un *feed-back* et étendre leur réseau. C'est une journée qui est vraiment appréciée ; il est assez rare qu'une personne ne puisse pas venir ! Nous avons envie d'offrir plus que quelques mètres linéaires de murs pour exposer. La rencontre a lieu environ un mois avant le montage de l'exposition, ce qui permet aux participants de changer leur accrochage, de modifier leur sélection ou leur présentation, s'ils le souhaitent, suite aux discussions. On ne leur demande pas de refaire leurs tirages mais il y a souvent une évolution dans la manière d'envisager l'accrochage depuis l'envoi du dossier du concours jusqu'au résultat final.

ND : Qu'as-tu prévu pour l'année prochaine ?

DP : Après une année 2019 très plasticienne, on va passer à des problématiques plus sociales. En début 2020, l'exposition *Her Take. (Re)Thinking Masculinity* est un projet collectif des sept femmes photographes de l'agence VII. Elles ne sont que sept mais c'est déjà un changement important de ces dernières années. Elles ont décidé de travailler de manière commune à une exposition. Chacune a produit un projet sur les représentations de la masculinité. Certains travaux sont documentaires, d'autres sont beaucoup plus conceptuels, avec un véritable mélange des genres, c'est le cas de le dire ! On est dans un moment où les discussions autour du genre, des rôles, des représentations sont importantes, nourries, et heureusement. J'étais tout particulièrement intéressée par ce projet en raison du choix de son angle d'approche, la masculinité étant parfois l'angle mort de la question de la représentation des genres. Ce projet réalisé par des femmes n'est pas du tout revanchard mais propose d'aller au-delà des représentations masculines stéréotypées dont on est assommé dans les médias encore à l'heure actuelle. Une partie du projet a déjà été présentée, il n'est pas inédit mais d'autres images ont été produites depuis et l'ensemble n'a pas encore été exposé en Suisse bien sûr.

En été 2020, on aura une exposition qui en est encore à ses débuts dans la programmation. Elle portera sur la photographie algérienne contemporaine. C'est une scène que je ne connais pas encore très bien mais qui est intéressante, dynamique et encore peu montrée en Europe. Je travaille déjà avec quelques photographes d'Algérie. Je me réjouis beaucoup de ce projet, qui aura certainement une dimension assez politique ; c'est encore un peu tôt pour m'avancer à ce sujet.

ND : Dans les activités développées dernièrement par le Photoforum, il y a également *Flare*.

DP : C'est un magazine digital et papier qui a été lancé par Nadine. À l'heure actuelle, on se focalise sur la version digitale ([flare-photoforum.com](http://flare-photoforum.com)). Pour moi, c'est important de continuer d'avoir un outil pour la partie plus théorique. La présentation sous forme digitale a plusieurs avantages : d'une part, une certaine souplesse, d'autre part, on peut montrer des choses d'apparence plus courte : des extraits, une image tirée d'un projet (ce qui paraîtrait étrange dans un magazine papier sans une rubrique spécifique, régulière). L'avantage du digital est aussi sa pérennité : les articles restent accessibles, peuvent être retrouvés facilement, alors que les magazines papier ne vont pas être conservés longtemps par les gens, qui après quelques mois doivent faire de la place dans leur bibliothèque... Par exemple, dans le cas de l'exposition *Ca l'Isidret* organisée l'année passée, il y avait 54 images dans l'espace d'exposition, qui ont ensuite été renvoyées aux artistes ; par contre, il y a 30 images supplémentaires qui ont été publiées uniquement sur *Flare* et sont toujours disponibles en ligne.

ND : Le numérique a l'avantage d'offrir une visibilité internationale.

DP : Oui. Pour le Photoforum, qui est une petite structure, à la fois en ressources humaines et financières, la production d'un magazine physique, son stockage et sa distribution représentent une lourde charge en termes de temps, d'argent et d'espaces de bureau. C'est donc compliqué pour nous. La formule du webzine, du blog, est assez pertinente. Je suis assez réservée en ce qui concerne les catalogues d'exposition, qui peuvent être rapidement périmés, ne plus être pertinents par rapport aux artistes après quatre ou cinq ans...

ND : Il est pourtant assez courant que les centres d'art contemporain soutiennent la production d'une publication complémentaire à l'exposition, par exemple un livre d'artiste.



DP : Oui, souvent cela fait sens et sert de référence par rapport au travail de l'artiste. Je ne suis pas totalement opposée au livre ou allergique au papier ! En ce moment, je privilégie l'idée de pouvoir produire des œuvres nouvelles.

ND : Ton poste de directrice implique également les recherches de fonds. Qui fait partie de ton équipe, à part l'administratrice, Lea Kunz, qui ne travaille qu'un jour par semaine, et le technicien, Gil Pellaton, qui intervient plus ponctuellement lors des accrochages ?

DP : Le domaine dans lequel je suis moins impliquée est la médiation, pour laquelle je peux m'appuyer sur d'excellentes professionnelles spécialisées pour la photographie, Ursina Leutenegger et Carol Baumgartner, qui travaillent ou ont travaillé au Fotomuseum Winterthur également.

ND : Merci beaucoup pour cet entretien.

DP : Merci à toi !

#### Notes

\* Bien que le verbe " commissariat " soit un néologisme encore non répertorié dans les dictionnaires, le terme est déjà fréquemment utilisé dans les discours en lien avec les pratiques curatoriales comme équivalent français du verbe anglais " to curate " (organiser une exposition en tant que curateur ou commissaire).

1. *Anatomies. De Vésale au virtuel*, Musée de la main UNIL-CHUV, Lausanne, 13.2. – 17.8.2014.

2. *Perfect Time Ahead*, Photoforum Pasquart, Bienne, 9.9. – 18.11.2018.

3. *Sillages*, 27.1. – 31.3.2019, avec : Christelle Boulé, Olga Cafiero, Roberto Greco, Thibault Jouvent et Virginie Otth ; curatrice : Danaé Panchaud.

4. Myriam Ziehli, *Hochwasser, Sturm, Orkan*, dans le cadre des Journées photographiques de Bienne, 10.5. – 2.6.2019 ; curatrice : Danaé Panchaud.

5. Expositions personnelles de Matheline Marmy et Lukas Hoffmann, 7.7. – 8.9.2019 ; curatrice : Danaé Panchaud.

6. *Schaulust*, 22.9. – 24.11.2019 ; avec : Sophie Calle, Hannah Collins, Marine Dias Daniel, Jake Elwes, Seiichi Furuya, Paul Graham, Gregory Eddi Jones, Andy Kassier, Andy King, Marianne Müller, Christof Nüssli, Annelies Štrba, Shengze Zhu ; curatrices : Danaé Panchaud et Miriam Edmunds. *Schaulust* est une coopération avec le Fotomuseum Winterthur dans le cadre de *Situations*.

7. *Situations / Porn*, Fotomuseum Winterthur, 8.6. – 13.10.2019 ; avec : Anna Ehrenstein, Andy Kassier, Andy King, Adrian Sauer, Jean-Vincent Simonet, en autres. Le terme *cluster* renvoie ici à un regroupement d'œuvres, de projets, d'événements, de publications voire de textes, autour d'une thématique commune.

8. *Nez à nez. Parfumeurs contemporains*, mudac, Lausanne, 15.2. – 16.6.2019 et *Quel flair! Odeurs et sentiments*, Musée de la main, Lausanne, 15.2. – 23.2.2019.

9. *Zeitspuren* (9.9. – 18.11.2018) était une collaboration entre trois institutions de Bienne avec trois expositions articulées autour du temps et de la mesure de son passage : le Photoforum Pasquart (*Perfect Time Ahead*), le Centre d'art Pasquart (*Zeitspuren – The Power of Now*) et le NMB Nouveau Musée Bienne (*D'un temps à l'autre*, 9.9.2018-17.2.2019).

10. *Ca l'Isidret*, 29.6. – 26.8.2018 ; avec : Roger Gaus, Aleix Plademunt et Juan Diego Valera ; curatrice : Danaé Panchaud.



© Léonard Rossi / Photoforum Pasquart, œuvre de Paul Graham, exposition *Schaulust*, 22.9. – 24.11.2019 ; curatrices : Danaé Panchaud et Miriam Edmunds